

# LA VILLE INTROUVABLE

roman traduit du chinois  
par Angel Pino  
et Isabelle Rabut

Y  
U  
  
H  
U  
A



ACTES SUD

## DU MÊME AUTEUR

*VIVRE!*, Le Livre de poche, 1994 ; Babel n° 880.  
*UN MONDE ÉVANOUÏ*, Philippe Picquier, 1994.  
*LE VENDEUR DE SANG*, Actes Sud, 1997 ; Babel n° 748.  
*UN AMOUR CLASSIQUE*, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 955.  
*CRIS DANS LA BRUINE*, Actes Sud, 2003.  
*1986*, Actes Sud, 2006.  
*BROTHERS*, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1003.  
*SUR LA ROUTE À DIX-HUIT ANS*, Actes Sud, 2009.  
*LA CHINE EN DIX MOTS*, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1217.  
*LE SEPTIÈME JOUR*, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1537.  
*MORT D'UN PROPRIÉTAIRE FONCIER*, Actes Sud, 2018.

Titre original :

*Wencheng*  
文城

Éditeur original :

Beijing shiyue wenyi chubanshe (Pékin)

© Yu Hua, 2021

Illustration de couverture : © Xiaogang Zhang

© ACTES SUD, 2023  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-18194-9

YU HUA

La Ville introuvable  
Wencheng

roman traduit du chinois  
par Angel Pino et Isabelle Rabut

*ACTES SUD*



## AVERTISSEMENT DES TRADUCTEURS

L'action du roman qu'on va lire se déroule entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début des années 1930, une époque marquée par la chute de la dynastie Qing, laquelle, après avoir régné pendant deux cent soixante-huit ans, fut renversée en 1911 à l'issue d'une révolution qui mettait un terme du même coup au système politique en vigueur en Chine depuis quelque deux millénaires. Une république sera proclamée alors le 1<sup>er</sup> janvier 1912, qu'un autocrate ambitieux tentera sans y parvenir d'abolir pour restaurer la monarchie à son profit, mais malgré cet échec il s'ensuivra une longue période de troubles, dominée par les rivalités belliqueuses de seigneurs de la guerre qui se partagent une Chine dépourvue désormais de véritable autorité centrale et la mettent en coupe réglée. Il en ira ainsi jusqu'à l'accession au pouvoir du Guomindang, le parti nationaliste, en 1928, dans un pays en proie régulièrement aux calamités naturelles et où sévissent des brigands qui se livrent au pillage et aux enlèvements, et n'hésitent pas au besoin à torturer et à tuer.

A. P. & I. R.



PREMIÈRE PARTIE  
L'HISTOIRE DE LIN XIANGFU



# I

À Xizhen vivait un homme qui possédait des biens à Wanmudang, plus de mille *mu*<sup>1</sup> de bonnes terres sillonnées par les bras de la rivière, qui s'épalaient comme des racines exubérantes. Le riz et le blé, le maïs et les patates douces, le coton et le colza, les roseaux et les bambous, mais aussi de l'herbe et des arbres alternaient comme le lever et le coucher du soleil sans jamais s'interrompre au fil des saisons et prospéraient trois cent soixante-cinq jours par an. Sa fabrique d'articles en bois était réputée, il en sortait toutes sortes d'objets, des lits, des tables, des chaises, des tabourets, des armoires, des coffrets, des consoles, des baquets, des seaux hygiéniques, qui se vendaient à cent *li*<sup>2</sup> à la ronde, sans parler des palanquins pour transporter les jeunes mariées et des cercueils pour les cortèges funéraires qui paraient au son des *suona*<sup>3</sup> ou des tubes de bambou frappés par les officiants taoïstes.

Sur les chemins de terre et les voies d'eau qui reliaient Xizhen à Shendian, tout le monde avait entendu parler de cet homme qui s'appelait Lin Xiangfu. On le disait très riche, mais personne ne savait rien de lui. Il n'avait pas l'accent du coin, il parlait avec un fort accent du Nord, et c'était le seul indice qui dénotait son origine, de sorte que les gens en avaient conclu qu'il était descendu du nord au sud jusqu'à Xizhen. Beaucoup croyaient se rappeler qu'il était arrivé au cours de la tempête de neige qui avait frappé la région dix-sept ans auparavant : on l'avait aperçu très souvent marchant dans la neige avec une fillette qui n'avait pas un an, et mendiant du lait de porte en porte. On aurait dit un ours blanc pataud, perdu au milieu de la glace et de la neige.

Presque toutes les femmes de Xizhen qui allaitaient à l'époque avaient eu affaire à Lin Xiangfu. Ces femmes, qui étaient jeunes alors, en avaient conservé le même souvenir : c'était au moment où leur enfant avait pleuré qu'il était venu frapper à la porte. Elles se remémoraient encore la manière dont il avait frappé, on aurait dit qu'il frappait avec ses ongles. Il donnait un coup léger, puis s'interrompait, avant de redonner un autre coup léger. Elles le revoyaient encore clairement quand, l'air épuisé, il avait franchi le seuil de leur porte et tendu sa main droite, paume ouverte, dans laquelle il y avait une sapèque<sup>4</sup>. Son regard d'une tristesse infinie était inoubliable.

— Ayez pitié de ma fille, donnez-lui un peu de lait, disait-il d'une voix rauque.

Ses lèvres desséchées ressemblaient à des peaux de pommes de terre retournées, et la main qu'il tendait était striée de crevasses d'un rouge sombre causées par le gel. Il restait planté sans bouger au milieu de la pièce et son expression impassible donnait le sentiment qu'il s'était coupé du monde des hommes. Il ne paraissait y revenir que quand on lui tendait un bol d'eau chaude, alors une expression de reconnaissance se lisait dans ses yeux. Si on lui demandait d'où il venait, il devenait aussitôt hésitant et murmurait ces deux syllabes : "Shendian." C'était un autre bourg, situé à soixante *li* au nord de Xizhen, un nœud de communication par eau et par terre, plus prospère que Xizhen.

Les hommes d'ici avaient peine à le croire, car avec un tel accent il devait venir de beaucoup plus loin au nord. Ce qu'il refusait de révéler, tout comme il refusait d'en dire plus sur lui-même. À la différence des hommes, les femmes de Xizhen, elles, s'intéressaient surtout à la mère du bébé, mais quand elles l'interrogeaient à son sujet, le visage de Lin Xiangfu se figeait comme les rues de Xizhen prises par la neige et le gel. Ses lèvres se serraient pour ne plus s'ouvrir, comme si on ne lui avait posé aucune question.

Un homme couvert de neige, le visage caché dans ses cheveux et sa barbe, humble comme un saule pleureur et taciturne comme la terre : telle avait été la première impression que Lin Xiangfu avait laissée à tout le monde.

Quelqu'un savait, lui, que ce n'était pas au cours de la tempête de neige que Lin Xiangfu était arrivé à Xizhen, mais plus tôt, après la tornade. Cet homme s'appelait Chen Yongliang. À l'époque, il était contremaître à la mine d'or de Xishan à Xizhen. Il se souvenait, le matin qui avait suivi le passage de la tornade, d'avoir vu l'étranger marcher dans la rue déserte. Chen Yongliang se dirigeait vers Xishan pour constater les dégâts provoqués par la tornade. En sortant de sa maison, qui avait perdu son toit, il avait constaté qu'il n'y avait plus un seul toit dans tout le bourg ; quant aux arbres, peut-être parce que les rues étaient étroites et les maisons serrées les unes contre les autres, ils avaient en partie survécu mais, malmenés par la tempête, ils penchaient dans tous les sens et avaient perdu leurs feuilles, elles avaient été soufflées en même temps que les tuiles du bourg. Xizhen était devenu un bourg aussi chauve que si on lui avait pratiqué la tonsure.

C'est alors que Lin Xiangfu était entré dans Xizhen. Il avançait face au soleil levant et, les yeux plissés, un bébé dans les bras, il marchait en direction de Chen Yongliang. Ce dernier avait été frappé par son apparence : le visage de Lin Xiangfu n'exprimait pas l'abattement qu'on ressent après une catastrophe, au contraire il rayonnait. Quand Chen Yongliang s'était approché de lui, l'autre s'était arrêté et avait demandé avec un fort accent du Nord :

— On est à Wencheng ici ?

Chen Yongliang, qui n'avait jamais entendu prononcer ce nom, avait secoué la tête :

— Non, ici c'est Xizhen.

Puis Chen Yongliang avait vu les yeux d'un bébé : tandis que l'homme répétait "Xizhen" d'un air pensif, Chen Yongliang avait regardé la fillette qu'il tenait contre lui. Ses yeux d'un noir brillant observaient avec curiosité tout ce qui l'entourait. Elle serrait les lèvres comme si elle avait dû faire cet effort pour se sentir proche de son père.

Ce qu'avait vu Chen Yongliang de Lin Xiangfu lorsqu'il était reparti, c'était un énorme ballot. Il était enveloppé dans une étoffe blanche grossière comme il en sort des métiers à tisser grinçants qu'on utilise dans le Nord, et non pas dans une de ces étoffes fines du Sud imprimées de motifs bleus. L'étoffe, qui avait déjà

jauni, était couverte de taches. Chen Yongliang n'avait jamais vu un ballot aussi énorme, il se balançait de droite à gauche dans le dos massif de cet homme du Nord, comme s'il avait rangé dedans toute sa maison.

## II

Cet homme du Nord exilé loin de son pays natal venait d'une région située au nord du fleuve Jaune, à mille *li* de là. Là-bas, ce n'étaient que plantations de sorgho, de maïs et de blé, et en hiver la terre jaune s'étendait à perte de vue. Son enfance et sa jeunesse avaient jailli d'un océan de tiges, et le ciel sous lequel il avait grandi était plein de feuilles de sorgho. Le jour où il s'était assis devant la lampe à pétrole pour calculer sur le boulier la récolte de l'année, il avait déjà atteint l'âge adulte.

Lin Xiangfu était né dans une famille riche. Son père était l'unique bachelier<sup>5</sup> du canton ; quant à sa mère, c'était la fille d'un licencié du district voisin, et bien qu'au moment de sa naissance sa famille fût sur le déclin, elle était instruite, et ses mains étaient aussi adroites que son esprit était délié. Lorsque Lin Xiangfu avait eu cinq ans, son père était décédé subitement. Ce père qui adorait travailler le bois venait de lui fabriquer une petite table et un petit tabouret. Il avait posé ses outils et avait appelé son fils à plusieurs reprises, mais à la fin, ce n'était plus son nom qui sortait de sa bouche, mais des râles. Il avait porté ses mains à sa poitrine et s'était écroulé sur le sol. Quand, en arrivant à l'entrée de l'atelier, Lin Xiangfu, qui donc n'avait que cinq ans, avait vu son père se débattant par terre, il s'était mis à rire sans pouvoir s'arrêter. Et c'est seulement quand sa mère, qui était accourue, était tombée à genoux en poussant des cris d'effroi, qu'il avait cessé de rire. Après quoi, saisi par la peur, il s'était mis à pleurer bruyamment.

Ce fut sans doute le premier souvenir de Lin Xiangfu. Quelques jours plus tard, il vit son père immobile allongé sur un

battant de porte, le corps recouvert d'une étoffe blanche. Comme celle-ci était trop courte, les pieds de son père dépassaient. L'enfant qu'était Lin Xiangfu resta longtemps les yeux rivés sur ces pieds livides et exsangues. Il avait découvert la cicatrice d'une entaille sur la plante d'un des pieds de son père.

Sa mère avait revêtu des vêtements tels qu'il n'en avait jamais vu auparavant. En grand deuil, elle était passée devant lui un bol d'eau entre les mains et avait gagné la porte de la résidence. Elle avait franchi le seuil et posé le bol d'eau par terre, puis elle s'était assise sur le seuil et avait attendu jusqu'à ce que le soleil se couche derrière les montagnes et que la nuit tombe.

En mourant son père lui avait laissé plus de quatre cents *mu* de terres et une résidence de six pièces, ainsi qu'une centaine de livres reliés à l'ancienne. De sa mère, il hérita le goût de l'étude et le sens de l'économie. Du jour où il commença à apprendre à lire, il transporta les derniers objets fabriqués par son père, la petite table et le petit tabouret, et s'installa devant le métier à tisser de sa mère. Tout en tissant, sa mère surveillait ses études, et au milieu des grincements du métier à tisser et des douces paroles qu'elle lui adressait, il lut tout ce qu'il convenait d'avoir lu, depuis le *Classique des trois caractères* jusqu'à l'*Histoire des Han* et aux *Mémoires historiques*<sup>6</sup>.

L'année de ses treize ans, il commença à inspecter ses terres en compagnie du régisseur Tian l'Aîné. Comme ses fermiers, il arpentaient les levées de terre, les pieds dans la boue, et parfois il descendait dans la rizière avec Tian l'Aîné. De retour à la maison, quand il s'asseyait devant le métier à tisser de sa mère pour reprendre son étude, il avait encore de la boue aux pieds. Il avait hérité la passion de son père pour la menuiserie : depuis son plus jeune âge il maniait la hache, le rabot et la scie, et quand il entra dans son atelier il n'en ressortait pas de sitôt, au point d'en oublier le boire et le manger. Aussi sa mère, à la mort-saison, l'emmenait-elle apprendre le métier auprès des maîtres menuisiers des environs. Il n'était pas rare qu'il passe chez eux un mois ou deux, et tous ceux qui lui avaient transmis leur art ne tarissaient pas d'éloges à son endroit, louant son intelligence et son habileté, ainsi que son endurance au travail. À leurs yeux, il n'avait rien d'un fils de riche.

Quand il eut dix-neuf ans, sa mère tomba malade. Cette femme qui n'avait pas encore quarante ans était arrivée au bout de son existence. La fatigue accumulée au long de ces années de dur labeur et de veuvage avait blanchi ses cheveux, et les rides creusaient maintenant son visage. C'est alors qu'elle commença à regarder son fils d'un œil nouveau. Face à ce garçon devenu aussi fort que son père, ses yeux s'emplissaient de joie. Lorsqu'il rentrait de ses tournées d'inspection aux champs ou bien de l'atelier de menuiserie, il tirait la petite table et le petit tabouret jusqu'au *kang*<sup>7</sup> où reposait sa mère, et après avoir préparé le pinceau, l'encre, le papier et la pierre à encre, il ouvrait son livre et continuait à écouter les instructions de sa mère. À cette époque, son talent de menuisier lui valait déjà une certaine réputation, et les tables et les tabourets qu'il fabriquait attiraient les acheteurs, mais lui, quand il étudiait auprès de sa mère, il utilisait encore la petite table et le petit tabouret que lui avait laissés son père.

À la veille de quitter ce monde, la mère vit défiler devant ses yeux une série d'images : elle voyait le corps de son fils grandir de plus en plus entre le petit tabouret et la petite table, tandis que le pinceau avec lequel il écrivait rapetissait de plus en plus dans sa main. Alors un sourire serein apparut sur son visage, on aurait dit qu'elle se sentait enfin récompensée des peines de toute une vie.

Le dernier jour d'octobre, la mère, qui ne pouvait déjà plus bouger, se tourna soudain sur le côté dans un dernier sursaut, et fixa longuement la porte grande ouverte. Elle espérait voir apparaître son fils, mais dans ses yeux pleins d'attente la lumière s'éteignait peu à peu. Aussi, pour tout testament, ne laissa-t-elle à son fils que deux larmes accrochées au coin de ses paupières, comme si elle s'était inquiétée de le voir s'engager tout seul sur les chemins de ce bas monde.

Puis la scène à laquelle Lin Xiangfu avait assisté à l'âge de cinq ans se répéta : sa mère gisait sur un battant de porte, le corps recouvert d'une étoffe blanche qu'elle avait tissée elle-même. Lin Xiangfu, en grand deuil, gagna la porte de la résidence, un bol d'eau entre les mains qu'il posa par terre, devant la porte. Comme sa mère quatorze ans plus tôt, il s'assit sur le seuil et resta là jusqu'à l'arrivée du crépuscule à regarder le sentier qui partait de la maison et s'en allait en serpentant rejoindre la grande

route au loin, et la grande route qui continuait à avancer sur la vaste étendue de terre où flottaient les fumées des chaumières, jusqu'aux nuages colorés qui incendiaient l'horizon.

Trois jours plus tard, Lin Xiangfu enterra sa mère aux côtés de son père. Ce jeune homme de dix-neuf ans, les deux mains agrippées sur la pelle, resta debout un long moment. Tian l'Aîné, le régisseur, et ses quatre jeunes frères se tenaient derrière lui, silencieux. Et c'est seulement quand Tian l'Aîné lui fit observer que la nuit était tombée, qu'il regagna sa maison à pas lents. Après quoi, il essuya les larmes qui couvraient son visage et reprit sa vie de toujours.

Comme à l'accoutumée, il se rendait chaque matin avec Tian l'Aîné sur les levées de terre, pour vérifier l'état des cultures. Il discutait avec les fermiers qui s'activaient dans les champs, et parfois, retroussant son pantalon, il descendait dans les parcelles pour travailler avec eux. Il n'était pas moins habile que les fermiers aux travaux agricoles. Quand il n'avait rien à faire, il restait longtemps assis sur le seuil de sa porte. Le métier à tisser de sa mère s'était tu et lui-même avait cessé de feuilleter les livres reliés à l'ancienne. Il vécut ainsi dans la solitude pendant cinq ans et il devint de plus en plus taciturne. Ce n'est que lorsque les frères Tian entraient par la porte arrière de la résidence pour l'entretenir des récoltes qu'on entendait résonner le son de sa voix.

À la fin de l'automne, Lin Xiangfu, tenant son âne par la bride, allait porter en ville le produit en pièces d'argent des récoltes de l'année, pour l'y échanger à la banque privée Juhe contre un petit lingot d'or. Et il en profitait pour acheter un ou deux coupons de satin de couleur qu'il rapportait chez lui. Il cachait ses lingots d'or dans un coffret en bois dissimulé à l'intérieur du mur, et rangeait les coupons de satin dans l'armoire de la pièce du fond.

C'était une habitude que sa mère avait de son vivant. On avait commencé à accumuler les lingots d'or du temps des ancêtres de la famille Lin, et les coupons de satin étaient destinés aux visites que le fils aurait à rendre à ses prétendantes. Au cours de la dernière année de sa vie, alors qu'elle était déjà gravement malade, sa mère, par les matins ensoleillés, fourrait un coupon de satin dans son baluchon, elle se hissait péniblement sur le dos de l'âne

et, Tian l'Aîné conduisant l'animal par le licol, elle s'éloignait sur le chemin cahoteux balayé par des tourbillons de poussière.

Dans le souvenir de Lin Xiangfu, sa mère s'était déplacée ainsi une dizaine de fois, et invariablement, à son retour, il n'y avait plus de coupon de satin dans son baluchon. Il comprenait que la jeune fille n'avait pas plu à sa mère et qu'elle avait laissé le coupon de satin pour adoucir la déception de la famille de celle-ci. C'était une coutume qui remontait à loin. Une fois rentrée à la maison, elle confiait l'âne à Lin Xiangfu qui était venu à sa rencontre, et lui disait avec un sourire las :

— Je ne suis pas restée déjeuner là-bas.

Lin Xiangfu savait que c'était une façon de conclure la visite : si la mère était restée déjeuner, cela aurait signifié que la jeune fille lui avait plu. Après la mort de sa mère, Lin Xiangfu conserva cette habitude : quand il allait en ville, il en profitait pour acheter un ou deux coupons de satin de couleur en prévision de ses futures visites.

Au cours de cette période, une entremetteuse vint à plusieurs reprises chez lui pour lui proposer une épouse, et il n'hésita pas à entreprendre de longs trajets éreintants pour la suivre jusque chez les jeunes filles. Mais au domicile de ces familles qui étaient pourtant d'un rang social équivalent au sien, il se montrait hésitant.

Habitué à ce que sa mère décide pour lui, Lin Xiangfu ne savait pas au début comment se comporter en pareilles circonstances, et l'ayant vue revenir les mains vides une dizaine de fois, il n'en était que plus désarmé. À chacune de ces rencontres avec une jeune fille, il se demandait en son for intérieur si sa mère l'aurait appréciée, et le résultat était toujours le même : il ne restait pas déjeuner et il laissait sur place le coupon de satin qu'il avait apporté.

Un jour, une jeune fille au physique avenant l'avait troublé. C'était au village des Liu, à plus de trente *li* de chez lui. Lin Xiangfu avait été impressionné par l'imposante demeure de la famille. Après qu'on l'eut installé dans la salle de réception, le père de la jeune fille lui tendit une pipe à long tuyau. Lin Xiangfu était sur le point de décliner l'offre, arguant qu'il ne fumait pas, quand il saisit le signe que l'entremetteuse lui lançait du regard. Alors il prit la pipe. C'est alors que la belle jeune fille sortit de

la pièce du fond, la tête basse. Elle avança lentement vers Lin Xiangfu, et déposa du tabac dans la pipe avant de regagner la pièce du fond, la tête toujours baissée.

Lin Xiangfu avait compris que la jeune fille était le parti qu'on lui destinait. Tandis qu'elle bourrait la pipe pour lui, ses mains tremblaient. L'entremetteuse lui avait posé plusieurs questions, auxquelles elle n'avait pas répondu, mais ses yeux, en rencontrant ceux de Lin Xiangfu, s'étaient instantanément illuminés. Quant à Lin Xiangfu, il avait senti son sang bouillir dans ses veines. Tout le temps de la conversation qui avait suivi, son esprit avait battu la campagne et il avait eu du mal à se concentrer. Et lorsque le père de la jeune fille lui avait proposé de rester pour le déjeuner, il avait été manifestement tenté d'accepter, mais le regard de l'entremetteuse lui avait fait changer d'avis. Après un moment d'hésitation, il avait sorti le coupon de satin de son baluchon et l'avait posé sur la table. Devant la surprise du père de la jeune fille, il avait eu honte de lui : le visage en feu il s'était levé en hâte et avait pris congé.

Sur le chemin du retour, Lin Xiangfu avait encore devant les yeux le beau visage de la jeune fille et l'expression de surprise de son père. Il avait l'impression de suffoquer. Pendant le trajet, l'entremetteuse lui expliqua que si elle lui avait fait signe de rejeter la proposition de mariage, c'était parce qu'elle craignait que cette jeune personne de la famille Liu ne soit sourde et muette : tandis que la jeune fille préparait la pipe, elle avait essayé à plusieurs reprises de la faire parler, mais celle-ci n'avait pas eu de réaction, comme si elle n'avait rien entendu. Lin Xiangfu convint que c'était là une hypothèse plausible, néanmoins il n'arrivait pas à détacher ses pensées de cette jeune fille du village des Liu, qui avait pour nom Liu Fengmei. Et c'est seulement quand ils eurent presque parcouru les trente *li* et que la maison fut en vue qu'il poussa un long soupir et se sentit un peu mieux.

### III

C'est ainsi que Lin Xiangfu laissa filer toutes les occasions de mariage. Il avait déjà vingt-quatre ans quand un jeune homme et une jeune femme se présentèrent devant chez lui. La femme était vêtue d'un *qipao*<sup>8</sup> à petites fleurs, l'homme d'une robe bleu roi, et la jeune femme avait sur la tête un fichu bleu avec des motifs imprimés blancs. Un baluchon dans le dos, ils se tenaient là devant sa porte, parlant entre eux à toute vitesse comme si chacune de leurs paroles volait.

C'était le crépuscule. Lin Xiangfu, dans la cour, les entendit parler mais sans comprendre un mot de ce qu'ils disaient. Il ouvrit la porte et sortit. Alors le jeune homme s'adressa à lui dans une langue enfin compréhensible. Il avait une allure de lettré et déclara à Lin Xiangfu qu'une des roues de la voiture à cheval dans laquelle la jeune femme et lui voyageaient avait lâché brusquement. La voiture ne pouvait plus rouler et l'auberge la plus proche était à plus de dix *li*, or la nuit allait tomber. À ce point de son discours il s'arrêta et se hasarda à demander si Lin Xiangfu accepterait de les loger pour la nuit.

La jeune femme qui se tenait derrière l'homme commença à défaire son fichu où les motifs blancs se détachaient nettement sur le fond bleu, tout en fixant Lin Xiangfu avec un regard timide et souriant. Lin Xiangfu découvrit un beau et doux visage où se reflétait la lumière du couchant et qui s'inclinait légèrement à droite tandis que la jeune femme ôtait son fichu. Ce geste qui passa comme un éclair l'émut profondément.

Ce soir-là, ils s'assirent tous les trois en rond autour d'une lampe à pétrole, et au fil de la conversation Lin Xiangfu apprit

qu'ils n'étaient pas mari et femme, mais frère et sœur. À la façon dont ils se désignaient mutuellement, il comprit que la petite sœur s'appelait Xiaomei et que son frère aîné s'appelait Aqiang. Lin Xiangfu, qui les observait attentivement, trouva qu'ils ne se ressemblaient pas. Aqiang, le frère aîné, devinant les pensées de Lin Xiangfu, expliqua que sa petite sœur ressemblait à leur mère, tandis que lui ressemblait à leur père. S'ils n'avaient pas l'air d'être frère et sœur, c'était parce que leurs parents ne se ressemblaient pas. Ces propos firent rire Lin Xiangfu. Il apprit ensuite que le frère et la sœur venaient d'un bourg du nom de Wencheng situé très loin de là, dans le Sud, à plus de six cents *li* au-delà du Yang-tsé-kiang, dans la région de rivières et de lacs du Jiangnan<sup>9</sup>. Aqiang dit à Lin Xiangfu que chez eux une rivière coulait à la porte des maisons, et qu'on ne se déplaçait qu'en bateau. Leurs parents étaient déjà morts, et tous deux se dirigeaient vers le nord pour demander son aide à un parent du côté maternel, qui vivait dans la capitale. Cet oncle avait servi autrefois au palais du prince Gong<sup>10</sup>, et Aqiang était persuadé que ce parent influent lui trouverait une charge à la capitale.

Tandis qu'il parlait, le cri sonore d'un animal retentit dehors. Lin Xiangfu, devant l'air surpris du frère et de la sœur, leur expliqua que c'était un âne, et ceux-ci s'étonnèrent : ils n'avaient jamais entendu braire un âne ! Lin Xiangfu en conclut que dans ce pays méridional de rivières et de lacs où ils vivaient, on ne connaissait pas les ânes.

Ce soir-là, Lin Xiangfu parla longuement de lui-même, il évoqua son père, dont il se souvenait à peine, et sa mère, dont il se souvenait parfaitement, il évoqua les livres reliés à l'ancienne et le métier à tisser de sa mère, ainsi que les tiges de sorgho de son enfance. Et il termina en déclarant qu'on pouvait le tenir pour un des hommes les plus riches à cent *li* à la ronde. Il vit les yeux de Aqiang s'illuminer à cette annonce, puis il tourna son regard vers Xiaomei, dont le sourire était toujours un peu timide.

Pour Lin Xiangfu ce fut une agréable soirée. Depuis le décès de sa mère, la maison était restée silencieuse, et ce soir-là les bruits de conversation ne tarirent pas. Cette jeune Xiaomei lui plaisait beaucoup. Elle parlait très peu, mais ses yeux souriaient. Elle était assise en face de lui, de biais, et ses mains jouaient constamment

avec le fichu bleu à motifs blancs. Lin Xiangfu remarqua qu'il s'agissait de motifs de phénix et de pivouines entrelacés. Curieux, il se pencha et s'extasia sur l'élégance du fichu : ici, déclara-t-il, on ne portait que des fichus blancs. Il entendit la voix suave de Xiaomei lui expliquer que c'était le motif dit de la ronde des phénix et des pivouines, et qu'il symbolisait la richesse et les honneurs. Quand Xiaomei eut fini de parler, ses yeux limpides regardèrent Lin Xiangfu à travers les lueurs de la lampe à pétrole. C'étaient ces yeux-là qui avaient rendu Lin Xiangfu intarissable, lui qui était d'habitude si réservé. Xiaomei était d'une beauté dont il n'avait jamais vu de pareille jusqu'alors : elle avait le visage soyeux d'une jeune femme qui a grandi entre les montagnes vertes et les eaux claires du Sud, et les fatigues du voyage n'avaient pas eu raison de sa délicatesse et de sa fraîcheur.

La délicate et fraîche jeune femme tomba malade dès le lendemain. Elle était allongée sur un *kang*, un mouchoir humide sur le front, et ses longs cheveux tombaient du bord du *kang* comme des lianes de saule au bord des eaux du Sud. Son frère, la mine soucieuse, était assis au bord du *kang* et après lui avoir parlé pendant un moment avec son débit rapide, il alla trouver Lin Xiangfu pour lui annoncer d'un air préoccupé que sa petite sœur n'allait pas bien : en se levant le matin, elle avait été prise de vertiges, et elle s'était écroulée avant d'atteindre la porte. Il lui avait touché le front : elle était brûlante comme une patate douce qu'on vient de retirer du four. D'un ton désesparé, il se dit à lui-même qu'il allait devoir reprendre la route seul. Il s'enquit prudemment de savoir si Lin Xiangfu était prêt à garder sa sœur provisoirement auprès de lui. Dès qu'il aurait retrouvé son parent à la capitale, assura-t-il, il reviendrait la chercher. Lin Xiangfu fit oui de la tête. Le frère aîné se dirigea vers le *kang* et échangea encore quelques mots avec sa sœur dans cette langue au débit rapide que Lin Xiangfu ne comprenait pas. Puis il jeta son baluchon sur son dos, franchit le seuil de la résidence en retroussant sa longue robe, et s'engagea sur la petite route, et enfin sur la grande. Il avançait en direction du nord, dans les rayons du soleil levant.

Lin Xiangfu songea que la veille au soir, dans un demi-sommeil, le sourire de Xiaomei n'avait pas cessé de l'obséder. Ce beau

visage remuait légèrement tandis qu'il dormait, comme s'il avait flotté sur l'eau. Ensuite, une grande route jaune s'était déployée jusqu'à lui, et il avait vu le beau visage s'éloigner sur cette route. Il s'était réveillé en sursaut, en proie à un sentiment d'angoisse et de désarroi qui ne l'avait plus quitté de toute la nuit. Puis l'aube s'était levée, et Xiaomei était toujours là, et dans le cœur de Lin Xiangfu le jour aussi s'était levé.

Lin Xiangfu s'approcha de Xiaomei, il vit ses yeux fermés s'ouvrir et ses lèvres pulpeuses s'ouvrir en même temps

— Donnez-moi un bol d'eau, lui demanda-t-elle.

Cet après-midi-là, Xiaomei descendit du *kang*, elle tira de son baluchon des socques en bois qu'elle enfila, et commença à s'affairer aux travaux ménagers. Quand le jour tomba, elle s'assit sur le seuil, et dans la lumière cramoisie du soleil couchant, elle regarda en souriant Lin Xiangfu qui rentrait de sa tournée d'inspection dans les champs.

Quand Lin Xiangfu fut devant elle, elle se leva et ils pénétrèrent tous les deux dans la maison. Elle lui tendit le bol d'eau qu'elle avait posé pour lui sur la table, puis elle tourna les talons et s'éloigna. Lin Xiangfu entendit un son étrange dans la maison, puis il remarqua les socques que Xiaomei avait aux pieds. En se déplaçant, elle faisait entendre des claquements cristallins. L'air intrigué de Lin Xiangfu fit rire Xiaomei. Elle lui apprit que cela s'appelait des socques, et Lin Xiangfu avoua n'en avoir jamais vu. Dans son pays natal, expliqua-t-elle, toutes les jeunes filles en portaient. Les soirs d'été surtout, après s'être lavé les pieds au bord de la rivière, elles enfilait leurs socques et marchaient dans les rues dallées de la ville, et les socques résonnaient ensemble comme un xylophone. Cela produit quel son, un xylophone, demanda Lin Xiangfu, mais sur le coup Xiaomei ne sut quoi lui répondre. Elle réfléchit un moment, puis elle fit le tour de la pièce, et quand le son cristallin des socques se fut éteint, elle dit :

— C'est ça, le son du xylophone.

Lin Xiangfu constata que le ménage avait été fait et que les plats du dîner étaient sur la table. Xiaomei, un sourire aux lèvres, se tenait en retrait, comme si elle attendait quelque chose. Lin Xiangfu avait l'impression d'être en visite. Tout ce qu'il avait sous les yeux le mettait mal à l'aise, et il avait le sentiment que Xiaomei,

debout en face de lui, était tout aussi mal à l'aise. Il s'assit sur un tabouret et Xiaomei fit de même. Il prit ses baguettes, elle en fit autant. Xiaomei avait les jours bien roses, Lin Xiangfu en conclut qu'elle s'était déjà remise de la maladie qui s'était déclarée au matin, et il en fut quelque peu étonné : la guérison avait été aussi subite que le mal.

## IV

Puis les jours filèrent. À plusieurs reprises, alors qu'il rentrait chez lui en longeant les levées de terre, Lin Xiangfu découvrit Xiaomei assise sur le seuil, le visage entre les mains, plongée dans ses pensées, le regard perdu dans le lointain. Il pensa qu'elle attendait le retour de son frère, ce jeune homme en longue robe bleu roi qui aurait dû surgir sur la grande route balayée par des tourbillons de poussière.

À table, ce frère qui répondait au nom de Aqiang revenait souvent dans la conversation. Pour rassurer Xiaomei, Lin Xiangfu lui répétait que Aqiang devrait être arrivé à la capitale et qu'il reviendrait bientôt la chercher. Tout de suite après, une image surgissait devant les yeux de Lin Xiangfu : Xiaomei, dans son *qipao* à petites fleurs, marchant derrière son frère et s'éloignant lentement sur la grande route à l'heure où le soleil se lève, ses petits pieds<sup>11</sup> chaussés de socques et enveloppés dans des chaussettes à pouce séparé. Cette pensée le plongeait dans une profonde mélancolie : quelle serait sa vie lorsque cette jeune femme du Sud avec laquelle il vivait maintenant depuis un bon moment, cette Xiaomei qui faisait la cuisine et la lessive pour lui l'aurait quitté ?

Un beau jour, Xiaomei prit place devant le métier à tisser qu'avait laissé la mère de Lin Xiangfu. Elle s'exerça dessus longuement, en le faisant grincer. C'était la première fois qu'elle se servait d'un métier à tisser, mais le soir venu elle l'avait enfin bien en main. De retour des champs, Lin Xiangfu, en s'engageant dans la cour, perçut le bruit du métier, et l'espace d'un instant il eut l'illusion que sa mère était dans la maison, mais aussitôt il devina

qu'il s'agissait de Xiaomei. Il franchit le seuil et trouva celle-ci assise devant le métier à tisser, le visage cramoisi et le front couvert de sueur. Dès qu'elle vit Lin Xiangfu entrer, Xiaomei se leva pour venir à sa rencontre et elle lui répéta sur tous les tons que ce métier à tisser était beaucoup plus bruyant que ceux de son pays natal, de même que le cri de l'âne était beaucoup plus sonore que celui du mouton. Elle ajouta qu'au tout début, elle avait sursauté, croyant avoir endommagé le métier, et elle conclut en affirmant que maintenant elle savait tisser.

Elle riait tout en parlant, et ses yeux brillaient, c'était la première fois que Lin Xiangfu la voyait ainsi. Elle dont on n'entendait que le bruit des socques quand elle se déplaçait dans la maison, et qui ne riait jamais, se contentant d'esquisser un sourire du coin des lèvres, avait à cet instant un visage radieux.

Lin Xiangfu eut le sentiment que le métier à tisser de sa mère avait eu un effet apaisant sur Xiaomei. De ce jour, il ne la trouva plus jamais assise sur le seuil, et le métier à tisser se fit entendre sans discontinuer. Après être resté silencieux pendant les cinq ans qui avaient suivi le décès de sa mère, il recommençait à chanter entre les mains d'une autre femme. Lin Xiangfu ne parlait plus de Aqiang, son nom était en train de s'éloigner. Xiaomei, elle aussi, semblait avoir oublié son frère : quand elle n'était pas occupée aux fourneaux, à la lessive ou à une autre tâche ménagère, elle s'absorbait dans les grincements du métier à tisser. Lin Xiangfu recommença à prendre sur l'étagère les livres reliés à l'ancienne, il en essuya la poussière avec ses manches et dès qu'il avait un moment à lui il se plongeait dans la lecture. Assis à sa petite table, sur son petit tabouret, il voyait Xiaomei rire sous cape, il savait qu'elle s'amusait de la disproportion entre sa taille et celle de la table et du tabouret, et il riait à son tour. Xiaomei, qui avait remarqué dans l'atelier de menuiserie des tables et des tabourets davantage en rapport avec la taille de Lin Xiangfu, se demandait pourquoi il utilisait ce mobilier pour enfants.

Les jours s'écoulaient paisibles et doux. Simplement Lin Xiangfu s'inquiétait parfois en regardant la silhouette de Xiaomei devant le métier à tisser. Il s'étonnait qu'aucune entremetteuse ne soit jamais venue proposer un parti à la jeune femme.

## V

Une nuit, au début de l'hiver, tandis que Lin Xiangfu dormait, un orage de grêle éclata et noya toute la contrée. Lin Xiangfu fut réveillé en sursaut par des bruits semblables à des explosions de pétards. En se redressant, il constata que la fenêtre avait été ouverte par le vent, et que des grêlons blancs de la taille d'un cocon de ver à soie formaient un rideau mouvant dont les scintillements éclairaient la pièce plongée dans l'obscurité.

Lin Xiangfu vit Xiaomei debout devant le *kang*, ses bras enserrant ses épaules. À la lueur que jetaient les grêlons, on lisait la panique sur son visage. C'est alors qu'un grêlon aussi large qu'une écuelle transperça le toit et s'écrasa au sol à côté de Xiaomei. Celle-ci, poussant un cri d'effroi, grimpa sur le *kang* de Lin Xiangfu et se glissa sous la couverture. Par le trou béant du toit, des grêlons de la taille d'un bol tombaient les uns après les autres, et en s'écrasant par terre ils se désagrégeaient telles des fleurs fanées.

Lin Xiangfu sentit le corps recroquevillé de Xiaomei trembler entre ses bras, alors, comme on lisse avec la main une feuille de papier de Xuanzhou<sup>12</sup>, le corps de Lin Xiangfu défroissa lentement le corps recroquevillé de Xiaomei. Il sentit celui-ci se déplier. Leurs vêtements étaient collés l'un contre l'autre, le corps de Xiaomei s'enflamma jusqu'à devenir brûlant, et à travers les tissus il communiqua sa chaleur à Lin Xiangfu. Après cela, Lin Xiangfu n'entendit plus le bruit des grêlons. Oreille contre oreille, tempe contre tempe, bien que leurs peaux ne se touchent pas, la fièvre qui émanait du corps de Xiaomei et sa respiration nerveuse firent chavirer Lin Xiangfu. Soudain il fut rappelé à la réalité par

une énorme secousse, on aurait dit que la maison était sur le point de s'écrouler. Il sursauta avant de retourner aussitôt vers la chaleur et le souffle de Xiaomei. C'est le lendemain seulement, en ouvrant sa porte et en découvrant devant la maison un grêlon géant aussi gros qu'un mortier de pierre, que le fracas de la nuit précédente lui revint en mémoire.

L'orage de grêle avait laissé derrière lui un paysage de désolation. La terre durcie de l'hiver était recouverte de fragments de glace qui brillaient au soleil comme un lac gelé. Dans le village, beaucoup de chaumières s'étaient effondrées sous l'orage au cours de la nuit, et les gens blessés et apeurés se tenaient dans le vent glacé du jour, leurs silhouettes dispersées ici ou là comme des arbres secs dans la campagne.

Lin Xiangfu alla faire le tour du village. Des femmes en pleurs et des enfants emmitouffés dans des couvertures le regardaient avec un air pitoyable au milieu d'amas d'objets qu'ils étaient allés récupérer dans leurs habitations effondrées. Des hommes s'efforçaient de redresser les chaumières, et le chaume qui se détachait des toits voltigeait dans le vent glacé, il s'accrochait aux branches des arbres et se collait aux cheveux et aux vêtements des gens. Des animaux tués par les grêlons gisaient au sol, aucun ne portait la moindre trace de sang, mais quand on les avait tirés de leurs enclos ils étaient recouverts de chaume et de fragments de glace. Devant ces animaux morts les femmes poussaient des cris déchirants. Assises par terre elles criaient vers le ciel :

— Comment va-t-on faire pour vivre ?

Les hommes, le visage crevassé par le gel, avaient les larmes aux yeux. Leurs voix étaient moins sonores mais encore plus désespérées :

— On ne va plus pouvoir vivre.

Au sud du village, à côté d'un groupe de tombes, un vieillard tué par les grêlons gisait sur une planche en bois. Comparé aux cris de désespoir des villageois qui avaient perdu leurs animaux, le chagrin de ses proches paraissait discret. Un morceau de tissu blanc en lambeaux recouvrait le visage du défunt qui était étendu là, raide.

Ici personne ne le pleurait, près du corps il y avait seulement cinq hommes en train de creuser la fosse qui lui était destinée en

agitant leurs pelles. C'étaient les cinq frères de la famille Tian. De la vapeur s'échappait de leurs corps. Les pelles cognaient contre la terre durcie de l'hiver et sous le choc le sang affleurait sur les paumes de leurs mains. Lin Xiangfu marcha jusqu'à eux, ils le regardèrent appuyés sur leurs pelles, et Tian l'Aîné lui dit :

— Jeune maître, c'est notre père qui est mort. Il a été tué par un grêlon, un grêlon gros comme une cuvette qui l'a frappé au visage sans même se briser.

Lin Xiangfu revit l'image du défunt avant sa mort : un vieillard sec, accroupi dans un coin de sa chaumière, les mains enfoncées dans ses manches, et qui toussait sans arrêt.

Vingt-deux ans plutôt, il s'était présenté à la porte de chez Lin Xiangfu avec ses cinq fils et avait dit qu'il s'appelait Tian Donggui. Il avait montré du doigt ses cinq fils comme s'il les comptait : Tian l'Aîné, Tian le Deuxième, Tian le Troisième, Tian le Quatrième, Tian le Cinquième. Lui et ses fils étaient venus jusqu'ici pour échapper à la famine, et ils demandaient simplement à pouvoir louer un morceau de terre. Tian l'Aîné avait alors seize ans et Tian le Cinquième, qui n'en avait que quatre, s'était endormi sur le dos de son frère.

Le père de Lin Xiangfu, debout devant sa porte, avait parlé longuement avec Tian Donggui, puis Tian Donggui et ses fils avaient emménagé dans deux chaumières attenantes à l'arrière de la propriété des Lin. Plus tard, quand les cinq frères Tian eurent fondé chacun leur foyer, dix autres chaumières furent construites au même endroit. Après le décès du père de Lin Xiangfu, sa mère, estimant que Tian l'Aîné était quelqu'un d'honnête, lui offrit le poste de régisseur. Et ses quatre frères, quand ils eurent grandi, se chargèrent de percevoir les loyers et d'accomplir de menus travaux. Lorsque les cinq frères et leur père, Tian Donggui, étaient arrivés, Lin Xiangfu n'avait que deux ans, et les gens du village avaient souvent vu Tian l'Aîné promener Lin Xiangfu sur son dos à travers le village et les champs.

Tian l'Aîné souleva le tissu blanc en lambeaux, Lin Xiangfu vit un visage ravagé. Le corps était couvert de chaume et de morceaux de glace. Lin Xiangfu s'accroupit et recouvrit Tian Donggui avec le tissu blanc en lambeaux, puis il se releva et s'adressa à Tian l'Aîné :

— Ramenez-le chez vous, lavez-le avec l'eau du puits et enfitez-lui des vêtements propres, je vais lui fabriquer un cercueil et nous l'enterrerons.

Tian l'Aîné hocha la tête :

— Entendu, jeune maître.

Xiaomei, qui était restée à la maison, prêtait l'oreille avec inquiétude aux lamentations qui montaient du village. En entendant le bruit des pas de Lin Xiangfu qui revenait, elle sortit pour l'interroger, mais devant son air sombre elle se retint. Lin Xiangfu l'envoya chercher dans l'armoire de la pièce du fond un morceau de tissu blanc. Xiaomei rentra dans la maison tandis qu'il se rendait à l'atelier. Un moment après, Xiaomei le rejoignait avec un morceau de tissu blanc. Lin Xiangfu était en train de choisir dans sa réserve de bois des planches de sapin longues et larges. Elle posa sur un tabouret le tissu blanc qu'elle avait dans la main, elle regarda Lin Xiangfu empiler soigneusement les planches de sapin par terre et s'accroupir pour prendre des cotes.

— Il y a eu des morts ? lui demanda-t-elle timidement.

— Un, répondit Lin Xiangfu.

— Avec tous ces gens qui pleurent, j'ai cru qu'il y en avait eu beaucoup.

— Il y a eu beaucoup de pertes dans le bétail.

Lin Xiangfu marqua une pause avant d'ajouter :

— Il faut dire que le bétail, c'est la moitié de la fortune d'un agriculteur.

— C'est pour faire un cercueil ? demanda Xiaomei.

Lin Xiangfu hocha la tête, puis il fixa la perspicace Xiaomei. Xiaomei, elle, regardait Lin Xiangfu accroupi par terre, et elle se disait que c'était un homme bon. Lin Xiangfu commença à scier les planches. Le défunt était si grand que ça ? s'enquit Xiaomei en voyant la longueur de celle qu'il venait de couper. Non, répondit Lin Xiangfu en secouant la tête, mais les cercueils ont une taille standard. Et il cita le vieil adage :

— Sous le ciel, tout cercueil fait sept pieds et trois pouces.

Lorsque les frères Tian eurent arrangé la dépouille de leur père, ils vinrent donner un coup de main à Lin Xiangfu. Xiaomei quitta l'atelier pour aller préparer le déjeuner. Lin Xiangfu avait déjà taillé et raboté les planches et il était en train de les

mortaiser. Les frères Tian l'aidèrent à façonner les tenons, puis à assembler les planches et à les ajuster. Ils entreprirent de nettoyer et de poncer, refusant que Lin Xiangfu s'en charge. Ils apportèrent une chaise, et le firent s'asseoir dessus afin qu'il se repose, il suffisait qu'il dirige le travail.

Tandis qu'ils ponçaient le cercueil, les frères Tian s'extasièrent sur les talents de menuisier du jeune maître : il avait fabriqué un cercueil en une seule journée sans utiliser le moindre clou, on n'aurait pas trouvé quelqu'un d'aussi habile à cent *li* à la ronde.

Lin Xiangfu rétorqua que tous les menuisiers à moins de cent *li* à la ronde étaient capables de fabriquer un cercueil, et il répéta ce que son premier maître lui avait dit : n'importe quelle jeune mariée sait fabriquer des chaussures, n'importe quel menuisier sait fabriquer un cercueil. Il ajouta que s'il avait pu finir le travail en un jour, c'était grâce à l'aide que lui avaient apportée les cinq frères. Le cercueil était grand et lourd, et à lui tout seul il aurait eu de la peine à en venir à bout. S'il avait dû tout faire seul, un jour n'aurait pas suffi, ni même quatre ou cinq.

À l'approche du soir, les frères Tian soulevèrent le cercueil et sortirent par la porte de derrière, suivis par Lin Xiangfu, qui tenait le tissu blanc tissé par Xiaomei. Dans une des chaumières de la famille Tian qui ne s'était pas effondrée, les frères mirent en bière leur père, qu'ils avaient lavé et revêtu de vêtements propres. Ils prirent le tissu blanc tout neuf des mains de Lin Xiangfu et en recouvrirent le corps de leur père. Une fois le couvercle du cercueil refermé, les frères Tian et les autres membres de la famille s'inclinèrent devant Lin Xiangfu.

— Jeune maître, s'écria Tian l'Aîné, mais les sanglots l'empêchèrent de continuer.

Lin Xiangfu avait les yeux humides lui aussi :

— Toutes mes condoléances, leur dit-il.

Le jour avait été sinistre, avec ces pleurs et ces soupirs montant par vagues, mêlés aux mugissements du vent glacé. Accablés par cette atmosphère de désolation, et encore troublés par l'épisode inopiné de la veille, Lin Xiangfu et Xiaomei étaient maintenant silencieux. Le métier à tisser de Xiaomei se mit à grincer tandis que Lin Xiangfu, assis, restait figé. Lin Xiangfu finit par se lever, il regagna sa chambre et s'étendit sur le *kang*. Le

métier à tisser de Xiaomei continuait de grincer. C'était comme un discours qui ne cessait jamais. Mais au bout d'un moment, le son s'arrêta tout net. Lin Xiangfu entendit le tabouret bouger à l'instant où Xiaomei se levait. Son pas était aussi léger que si elle avait marché sur une fine couche de glace. Elle quitta la pièce où elle se trouvait et se dirigea vers l'autre chambre.

Cette nuit-là, Lin Xiangfu était sur des charbons ardents. Les rayons de lune se déversaient par le trou que le grêlon avait fait dans le toit, et ils brillaient comme une colonne d'eau. Le silence de la nuit était retombé sur le village en deuil, seul le vent tourbillonnait dans le ciel nocturne en frôlant les avant-toits. Les sifflements des rafales, qui claquaient comme des coups de fouet, incitèrent Lin Xiangfu à se lever et à se diriger vers la chambre de Xiaomei. Au moment où il traversait les rayons de lune semblables à une colonne d'eau, il leva la tête et vit, par le trou du toit, l'obscurité profonde, tandis que des souffles de vent glacé l'assaillaient. Il sortit de la pièce et gagna l'autre pièce, il s'approcha du *kang* de Xiaomei, et à la lueur de la lune il la vit couchée sur le flanc, enveloppée dans sa couverture. Son corps recroquevillé ne bougeait pas. Lin Xiangfu hésita un court instant, avant de se coucher sans bruit à côté d'elle. Il écoutait sa respiration légère et régulière. Il tira tout doucement la couverture qui enveloppait le corps de Xiaomei pour s'en recouvrir avec elle. À cet instant Xiaomei se retourna et nagea jusqu'à lui tel un poisson.

## VI

Une fois l'orage de grêle passé, on redressa les chaumières effondrées, et on répara les portes et les fenêtres. Puis, le cou rentré dans le col, les mains cachées dans les manches, le nez rouge dressé face au vent, de la vapeur chaude s'exhalant par la bouche, l'expression du visage cassée par les crevasses, on commença à vivre un hiver encore plus froid que ceux des années précédentes.

Pour Lin Xiangfu, cet hiver-là n'eut rien de pénible. Aux journées glaciales succédait l'ardeur des nuits. En partageant l'oreiller de Xiaomei, en absorbant la chaleur qui émanait de son corps, Lin Xiangfu avait l'impression de dormir dans la douceur du printemps.

Grâce à cette vie tranquille, le visage émacié de Xiaomei s'était peu à peu arrondi, et Lin Xiangfu lui aussi avait pris du poids. Il s'enivrait de cette harmonie conjugale nouvelle pour lui et dès la nuit venue, impatient, il disait à Xiaomei :

— Au lit.

Alors Xiaomei esquissait un sourire, elle rangeait les fils de son métier à tisser et suivait la haute silhouette de Lin Xiangfu jusque dans la pièce du fond.

Le deuxième mois de l'année suivante arriva en un clin d'œil. Xiaomei, de nouveau, avait le regard perdu. Cette fois-là, elle était plantée debout à la porte de la maison devant le grêlon gros comme un mortier et fixait le lointain. Lin Xiangfu, pensant que son frère lui manquait, entreprit de la réconforter : elle n'avait pas à s'inquiéter, Aqiang avait sans doute déjà quitté la capitale et il était sur le chemin du retour. Montrant le grêlon à Xiaomei, il lui assura qu'avant qu'il soit fondu Aqiang ferait son apparition à la porte.

Quand Lin Xiangfu eut fini de parler, Xiaomei murmura en baissant la tête :

— Même si Aqiang revient, je ne pourrai pas le suivre à la capitale.

Les paroles de Xiaomei provoquèrent une brusque réaction de la part de Lin Xiangfu. Il la tira par la manche et la conduisit jusqu'au cimetière à l'est du village. Là, il la fit s'agenouiller avec lui devant deux stèles grises.

C'était un après-midi sans vent, le soleil brillait et la campagne étincelait sous ses rayons. Xiaomei avait devant elle un océan de blanc qui s'étendait à perte de vue, avec des ormes sans feuilles étirant leurs branches cassées, et quelques chaumières éparpillées au milieu. Ce paysage n'avait rien à voir avec celui de son pays natal, au sud. À côté d'elle, Lin Xiangfu invoqua à plusieurs reprises son père et sa mère, Xiaomei baissa la tête. Lin Xiangfu, d'une voix qui semblait pleurer et rire à la fois, déclara dans un flot de paroles :

— Père, mère, j'ai amené Xiaomei avec moi, regardez-la, je veux la prendre pour épouse, et j'espère que vous serez d'accord. Xiaomei a eu une vie difficile, ses deux parents sont morts, elle n'a qu'un frère aîné qui est parti à la capitale il y a longtemps et qui n'est toujours pas revenu la chercher. Elle est ma femme, et je veux l'épouser. J'espère que vous serez d'accord. Mère, Xiaomei sait tisser comme toi. Les étoffes qu'elle tisse sont aussi solides que celles que tu fabriquais...

## VII

Trois jours plus tard, dès le matin, les femmes du village se rendirent chez Lin Xiangfu. Elles apportaient une veste rouge matelassée et du papier rouge. Après avoir prié Xiaomei de quitter sa veste matelassée à fleurs et d'enfiler la veste rouge, elles entreprirent de découper dans le papier rouge des caractères "double bonheur"<sup>13</sup>. Les hommes du village, eux, amenèrent un cochon et deux moutons, qu'ils égorgèrent devant la porte. Le sang chaud des bêtes éclaboussa le grêlon de la taille d'un mortier, et la glace dure commença à fondre, des filets d'eau se formèrent qui en s'écoulant devenaient de plus en plus pâles.

Un villageois vêtu d'une robe bleu roi se présenta. C'était une robe de demi-saison bien qu'on eût été au cœur de l'hiver, et il avait le visage violacé. Comme il était le seul à être venu présenter ses félicitations dans une telle tenue, les autres villageois firent cercle autour de lui, et examinant cette robe couverte de taches ils lui demandèrent comment il s'était procuré un habit aussi chic. L'homme répondit tout fier qu'il était allé vendre en ville deux sacs de maïs ; alors qu'il ne lui en restait plus qu'un demi-sac, il avait vu s'approcher un homme affamé dans la cinquantaine qui marchait en titubant et qui lui avait échangé cette robe contre le demi-sac en question. Il ajouta que l'homme portait une balafre sur le front, comme s'il avait reçu un coup de couteau.

Cet après-midi-là, à l'intérieur de la maison, les femmes du village jacassèrent comme des pies, tandis que les hommes beuglaient comme des veaux. Xiaomei observait tout ce monde tranquillement. Lin Xiangfu s'approcha d'elle et lui annonça qu'aujourd'hui elle ne devrait rien faire : aujourd'hui, elle était

la mariée. Sur ce, accompagné des cinq frères Tian, il s'en alla en ville pour acheter de l'alcool.

— Prenez l'âne avec vous, lui lança quelqu'un. Il vous aidera à transporter ce que vous aurez acheté.

Mais Lin Xiangfu secoua la tête :

— On ne fait pas travailler l'âne en cette saison, c'est mauvais pour lui.

Les six hommes se placèrent en file indienne. Le cou rentré dans les épaules et les mains enfoncées dans leurs manches, ils s'éloignèrent par le petit chemin du village. Après avoir contourné un orme qui avait été incendié par la foudre, ils s'engagèrent sur la grande route menant à la ville.

Midi était passé, les viandes de porc et de mouton étaient cuites et reposaient sur la table, et des "double bonheur" étaient collés sur les portes et les fenêtres. Les femmes continuaient de jacasser, et les hommes de beugler dehors. Ces derniers firent remarquer que les coupes étaient parfaitement alignées sur la table, sur plusieurs rangs, mais que, putain ! ceux qui devaient rapporter l'alcool n'étaient toujours pas là : il n'y avait qu'une dizaine de *li* à parcourir jusqu'à la ville, même une tortue serait déjà rentrée, mais putain ! ceux qui devaient rapporter l'alcool n'étaient toujours pas là. Depuis la maison, les femmes dirent que ce n'était pas grave si ceux qui devaient rapporter l'alcool n'étaient toujours pas là ; le seul problème, c'était que le nouveau marié n'était pas là non plus. Et pourtant la mariée n'était pas inquiète.

— Ils vont arriver, assura Xiaomei en souriant.

Il faisait presque nuit quand Lin Xiangfu et les autres apparurent sur la grande route. Les six hommes étaient maintenant collés les uns contre les autres et avançaient en zigzaguant comme un radeau en peau de mouton tanguant sur la vaste étendue blanche. Quand, après avoir contourné le vieil orme calciné, ils s'engagèrent sur le petit chemin qui menait au village, ils ne ressemblaient plus à un radeau en peau de mouton, ils marchaient de nouveau en rang, en tanguant, en braillant et en riant aux éclats.

Quand les six ivrognes se présentèrent devant la maison, chacun d'eux tenait deux bouteilles d'alcool vides à la main. Lin

Xiangfu, qui titubait, et dont l'haleine empestait l'alcool, souleva les siennes et cria à l'adresse de ceux qui les attendaient :

— Voilà l'alcool, voilà l'alcool.

Il marcha jusqu'à la porte d'un pas chancelant, caressa un moment le chambranle, et quand il se fut assuré que c'était bien la porte, il entra dans la maison en ricanant. Il posa les bouteilles vides sur la table et lança à l'assistance qui se trouvait dans la pièce :

— Allez-y, buvez un coup.

Les hommes qui avaient attendu si longtemps, l'eau à la bouche, examinèrent les bouteilles vides sur la table :

— Boire un coup, tu parles ! s'exclamèrent-ils. Ils ont tout sifflé en route.

Le mariage de Lin Xiangfu se déroula au milieu des ronflements de six ivrognes et des bruits de mâchoires d'une horde de loups affamés. Seule Xiaomei restait assise à l'écart, silencieuse. Elle regardait Lin Xiangfu étendu sur le *kang* dans la pièce du fond, les cheveux sur sa tête ressemblaient à une touffe d'herbes folles. La pièce principale était pleine à craquer et il y avait aussi beaucoup de monde dans la cour. Les invités, qui avaient souffert les affres de la faim, s'empiffraient à s'en gonfler les joues, et la façon qu'ils avaient de mâcher en baissant la tête rappelait à Xiaomei son Sud lointain : un soir d'été, au crépuscule, quelqu'un avait répandu une poignée de riz par terre, et poulets et canards s'étaient précipités en agitant les ailes ; la scène qui s'était ensuivie ressemblait au spectacle de ces gens qui mangeaient entassés là.

Lin Xiangfu avait dormi tout le temps de ses noces, et quand il se réveilla, la nuit était déjà bien avancée. Il avait mal à la tête et ses oreilles bourdonnaient. À la lueur vacillante de la lampe à pétrole, il vit sur le mur la silhouette immobile de Xiaomei assise toute droite, qui lui tournait le dos. Le grognement qu'il poussa la fit se retourner et c'est alors qu'il réalisa qu'elle était assise à côté de lui.

Xiaomei, sans lever la tête, lui rapporta ce qu'il avait fait pendant qu'il était ivre. Son haleine caressait le visage de Lin Xiangfu. C'était une haleine incolore et inodore, aussi pure que la brise du petit matin, qui passait sur son visage avec une douceur indécible.

Puis Xiaomei se leva en lui expliquant qu'elle lui avait préparé une décoction de gingembre. On a mal au crâne quand on a trop bu, lui dit-elle en s'éloignant. Il irait mieux une fois qu'il aurait pris cette décoction. Quand elle revint avec le breuvage, elle apportait aussi un bol de viande, qu'elle avait mis de côté discrètement. Elle ajouta qu'elle n'avait jamais vu une telle bande de goinfres, et balayant l'espace devant elle, elle raconta comment en deux temps trois mouvements toute la viande avait disparu de la table.

— Il y avait pourtant un cochon entier et deux moutons, se lamenta-t-elle.

Ce soir-là, Xiaomei déplia son baluchon pour en montrer le contenu à Lin Xiangfu. Après avoir écarté les vêtements elle en sortit trois fichus bleus à motifs imprimés blancs. Elle confia ne rien posséder d'autre que ces trois fichus, c'était tout ce qu'elle aimait. Elle les étala tous les trois sur le *kang*. Lin Xiangfu avait déjà vu celui avec les phénix et les pivoines entrelacés, mais jamais les deux autres. Xiaomei lui montra leurs motifs : sur le premier une pie perchée en haut d'un prunus, c'était, expliqua-t-elle à Lin Xiangfu, un symbole de félicité ; l'autre motif représentait un lion jouant avec une boule en broderie de soie, et c'était un symbole de bonne fortune.

— Voilà tout mon trousseau, dit Xiaomei à Lin Xiangfu.

Le même soir, Lin Xiangfu déplaça une brique du mur de la pièce du fond pour en extraire un coffret en bois. Il déplia deux feuilles de papier légèrement jaunies, l'une était le titre de propriété de la maison, et l'autre le titre de propriété des terres. En montrant ce dernier, il révéla à Xiaomei qu'il était propriétaire de quatre cent soixante-seize *mu* de terres. Puis il retira du coffret un lourd ballot en tissu rouge, et quand il l'eut ouvert Xiaomei découvrit à l'intérieur dix-sept gros lingots d'or et trois petits. Lin Xiangfu expliqua qu'on appelait gros poissons jaunes les plus gros, et petits poissons jaunes les petits, et qu'il fallait avoir dix petits poissons jaunes pour pouvoir les échanger contre un gros<sup>14</sup>.

Lin Xiangfu aligna côte à côte tous les lingots, et les souvenirs du passé remontèrent à lui d'un coup. C'étaient ses ancêtres qui avaient commencé à les accumuler, confia-t-il à Xiaomei. Des quelques souvenirs d'enfance qu'il avait conservés, il lui restait

l'image de son père rentrant de la ville en sandales de paille, éreinté par le long trajet qu'il venait de parcourir. Après la mort de son père, c'était sa mère à son tour qui avait dû affronter ces longs trajets éreintants : chaque année, après les moissons, elle se rendait en ville, à la banque Juhe, juchée sur son âne que menait Tian l'Aîné. Il ne pouvait pas se remémorer cette scène sans un pincement au cœur. Il était encore tout jeune, et il regardait sa mère assise sur le seuil de la porte, qui enfilait ses sandales de paille par-dessus des chaussures en toile, avant de s'engager à pied sur le petit chemin avec Tian l'Aîné. Une fois qu'ils étaient parvenus sur la grande route, elle montait sur le dos de l'âne, et ils s'éloignaient peu à peu dans les lueurs du matin pour ne rentrer à la maison que l'après-midi. En arrivant, elle brandissait inmanquablement une brochette d'azeroles caramélisées. À cette époque, leur âne portait un pompon rouge sur le creux du front et il avait une clochette accrochée au cou, et quand il prenait la route le pompon voltigeait et la clochette tintinnabulait. L'année où sa mère était tombée malade, après les moissons, c'était lui qui avait accompli à sa place le long trajet éreintant jusqu'à la ville. Quand il était rentré à la maison dans l'après-midi, sa mère avait déjà quitté ce monde et elle avait gardé les yeux ouverts.

Lin Xiangfu poussa un soupir : lorsque quelqu'un meurt, dit-il, ses enfants et ses petits-enfants doivent être à ses côtés. Qu'il en manque un seul, et c'est comme s'il manquait un coin à la lune, alors le défunt ne pourra pas fermer les yeux. Il ajouta que lorsque sa mère était morte, il n'y avait personne à ses côtés, c'était comme si des nuages noirs avaient caché la lune.

Les souvenirs affluaient au cours de cette longue nuit d'hiver. Avec la gueule de bois le passé avait envahi la tête de Lin Xiangfu comme des herbes folles. Ce n'est qu'une fois endormi qu'il recouvra la paix.

## VIII

Au cours du deuxième mois de l'année, Lin Xiangfu allait surveiller son blé tous les jours en compagnie de Tian l'Aîné. Cette fois-là, en revenant des champs, il trouva Xiaomei debout devant la porte, les yeux perdus dans le vague. Elle dit que le printemps allait arriver, et que son frère n'était toujours pas là.

Lin Xiangfu resta figé un long moment, le frère de Xiaomei lui était sorti de la tête, cet homme vêtu d'une robe bleu roi qui était parti le front haut à l'aube de l'automne dernier, et qui s'était évanoui dans la nature tel un bœuf d'argile plongé dans la mer.

Xiaomei demanda à Lin Xiangfu s'il y avait un temple dans les parages. Elle voulait faire brûler de l'encens pour implorer le Bouddha de protéger son frère.

Lin Xiangfu se retourna et pointa son doigt vers les brillantes couleurs du crépuscule. Il dit qu'à quinze *li* à l'ouest il y avait un temple de Guan Yu<sup>15</sup>.

Ce soir-là, Xiaomei déposa sur le *kang* un petit baluchon, puis elle éteignit la lampe à pétrole et se glissa sous la couverture. Elle posa sa tête sur le bras de Lin Xiangfu et lui chuchota ces mots à l'oreille :

— J'ai mis les provisions sur le bord du fourneau, et tous les vêtements sont dans l'armoire. À gauche, ce sont les vêtements rapiécés, pour aller aux champs, et à droite, ceux qui ne sont pas rapiécés, pour aller en ville. Je t'ai confectionné ces jours derniers un habit neuf et deux paires de chaussures en toile, tu les trouveras aussi dans l'armoire.

— Mais tu ne pars que pour un jour, rétorqua Lin Xiangfu, pas pour plusieurs mois.

Xiaomei ne dit plus rien, et les ronflements de Lin Xiangfu commencèrent à s'élever par vagues. C'était la dernière nuit du deuxième mois, la lune brillait par la fenêtre et sa lumière se déversait sur le sol devant le *kang*. La fenêtre laissait passer également de légers souffles de vent qui apportaient l'humidité de ce qu'il restait de neige.

Lorsque Lin Xiangfu se réveilla aux premières lueurs de l'aube, Xiaomei était déjà partie. Depuis les champs lui parvenaient les cris sonores des animaux, ainsi que le bruit des branches qu'on agite pour les faire avancer et les appels des gens. Lin Xiangfu se rendit dans la pièce de devant et il constata qu'un vieux morceau de toile recouvrait le métier à tisser. Il pensa que Xiaomei était vraiment soigneuse : elle avait protégé son métier à tisser alors qu'elle ne partait que pour un jour. Il se rendit ensuite à la cuisine, et vit que le bord du fourneau était couvert de victuailles, de quoi se nourrir pendant pratiquement quinze jours. Avant de partir Xiaomei avait tout rangé parfaitement, à l'intérieur comme à l'extérieur de la maison, ce dont il se réjouit. Après avoir pris son petit-déjeuner, il s'en alla faire sa tournée d'inspection aux champs.

Une fois dehors, il rencontra Tian le Quatrième qui lui rapporta avoir vu Xiaomei s'engager sur la grande route à la sortie du village avant le lever du jour. Elle portait un baluchon sur le dos et en tenait un autre à la main, comme si elle retournait dans sa famille. Lin Xiangfu expliqua qu'il n'en était rien, et qu'elle était simplement allée au temple de Guan Yu pour y brûler de l'encens. Tian le Quatrième s'étonna : le temple était à l'ouest, pourquoi donc se dirigeait-elle vers le sud ? À ces mots, Lin Xiangfu eut un coup au cœur, il eut peur que Xiaomei ne se soit trompée de chemin.

Ce soir-là, alors que la nuit était déjà tombée, Xiaomei n'était toujours pas de retour. Deux jours s'écoulèrent encore et Xiaomei n'était toujours pas là.

Xiaomei était partie pour ne plus revenir. Lin Xiangfu avait découvert que ses vêtements n'étaient plus dans l'armoire, que ses chaussures en toile n'étaient plus au pied du *kang*, et que ses socques ainsi que le fichu à motifs de phénix et de pivoines entrelacés avaient disparu eux aussi. Avec ses socques et son fichu,

Xiaomei avait apporté le parfum du Sud, et à présent elle les avait emportés. Elle avait laissé le fichu avec une pie perchée en haut d'un prunus et celui sur lequel était représenté un lion jouant avec une boule en broderie de soie. Ils étaient posés sur la pile des vêtements de Lin Xiangfu, et grâce à eux le sourire de Xiaomei était resté dans l'armoire comme le cri de l'oie sauvage qui résonne encore après son passage.

Pendant les quelques jours qui suivirent Lin Xiangfu ne trouva pas le repos. Son sommeil était aussi léger qu'un objet flottant à la surface de l'eau. Il suffisait du chant d'un coq, des aboiements d'un chien ou du bruissement du vent dans les herbes pour l'arracher à ses rêves. Et le moindre bruit de pas au loin lui faisait battre le cœur.

Il savait que Xiaomei n'était pas partie vers l'ouest, en direction du temple de Guan Yu, mais vers le sud. Il sentait bien qu'elle l'avait sans doute quitté, mais il ne comprenait pas pourquoi. Il était totalement désemparé, et la désolation régnait dans son cœur comme sur la campagne en hiver. Il lui arrivait aussi d'imaginer vaguement que Xiaomei allait réapparaître subitement devant lui un soir, son baluchon à la main. Ce genre de pensées lui venaient à intervalles réguliers comme le lever et le coucher du soleil.

Jusqu'au jour où Lin Xiangfu acquit la certitude que Xiaomei ne reviendrait pas. Ce soir-là, il épuisa ce qui restait des provisions que Xiaomei avait laissées sur le bord du fourneau, puis il se coucha sur le *kang* après avoir éteint la lampe à pétrole. La lumière de la lune qui filtrait par la fenêtre l'empêcha longtemps de trouver le sommeil. En partant Xiaomei lui avait préparé de quoi manger pendant à peu près quinze jours. À présent qu'il avait tout terminé il se disait que Xiaomei allait sans doute revenir : elle avait certainement calculé le temps que lui prendrait son voyage, et lui avait préparé de la nourriture en conséquence. À cette pensée la flamme de l'espoir embrasa son cœur, l'émotion et l'excitation l'envahirent.

C'est alors qu'une pensée étrange germa dans son esprit, il se souvint soudain du coffret en bois caché dans le mur, et il fit le lien entre ce coffret et le départ de Xiaomei. Il se rappelait que ce fameux soir il avait sorti le coffret du mur, et qu'il

l'avait ouvert pour montrer à Xiaomei les lingots d'or, ainsi que le titre de propriété des terres et celui de la maison. Sur le coup, le visage de Xiaomei s'était figé comme s'il avait été pris par les glaces, et comme il avait eu l'impression qu'elle ne l'écoutait pas, il l'avait poussée de la main et elle avait frissonné.

Il se leva d'un bond du *kang*, alluma la lampe à pétrole et déplaça la brique du mur pour sortir le coffret en bois. Quand il l'eut ouvert, il constata que le ballot en tissu rouge était toujours là, les titres de propriété aussi, et cela le rassura, mais en soulevant le ballot il sentit qu'il était plus léger qu'avant. Il s'empressa de l'ouvrir : il ne restait que dix des dix-sept gros lingots, et un des trois petits avait disparu. Il crut que sa tête explosait : il savait maintenant pourquoi Xiaomei était partie pour ne plus revenir.

Cette nuit-là, ils furent nombreux au village à entendre dans leur sommeil des bruits effrayants. Tantôt aigus et tantôt sourds, ils traversaient le ciel nocturne en rafales mugissantes, et les gens réveillés en sursaut en eurent la chair de poule. Le lendemain, on raconta au village que des fantômes avaient mené une sara-bande pendant toute la nuit.

C'est Lin Xiangfu qu'ils avaient entendu. En découvrant que Xiaomei avait rafflé près de la moitié des lingots d'or accumulés par sa famille depuis plusieurs générations, il avait été pris de tremblements et avait éclaté en sanglots, et ses pleurs avaient duré plus longtemps encore que ceux d'un bébé. Après quoi, tel un enfant humilié, il était allé trouver ses parents, il avait marché jusqu'à leur tombe, dans la froide lumière de la lune, il s'était agenouillé sur le sol, et leur avait crié, sa voix s'étouffant par moments :

— Père ! Mère ! Je vous demande pardon, je demande pardon à mes ancêtres. Père ! Mère ! Je suis un fils indigne, la honte de la famille Lin. Père ! Mère ! J'ai été aveugle, je me suis laissé tromper ! À cause de ma stupidité, nos biens nous ont été volés. Père ! Mère ! Xiaomei n'est pas une femme bien...

## IX

À compter de ce jour, Lin Xiangfu était devenu taciturne et tout sourire avait disparu de son visage. Il était préoccupé en permanence et scrutait souvent, hébété, la grande route à la sortie du village. Il lui arrivait, en pensant à Xiaomei et à ce garçon nommé Aqiang, de se demander s'ils étaient vraiment frère et sœur. Xiaomei se faisait de moins en moins présente dans ses pensées, son doux sourire se flétrissait dans sa mémoire comme les feuilles des arbres à la fin de l'automne. Et le timbre clair de sa voix était en train de s'en aller avec le vent. Au fur et à mesure que Xiaomei s'éloignait dans son souvenir, la colère qu'il éprouvait à son endroit se dissipait.

Il songea à une phrase que sa mère aimait répéter. Une fois, alors qu'il était dans l'atelier, en nage, elle était apparue à la porte. Voir son fils se passionner pour le travail du bois comme son père était une grande consolation pour elle, et elle lui avait dit d'un ton admiratif :

— Mille et mille sapèques sont d'un rapport stérile, face au moindre talent, aussi petit soit-il.

Après la perte financière dont il avait été victime, Lin Xiangfu avait souvent repensé à cette phrase, et il la trouvait de plus en plus sensée : si riche soit-on, on pouvait tout perdre un jour. De tout temps, à cent *li* à la ronde, les exemples ne manquaient pas. Dans la vie, le malheur et le bonheur sont imprévisibles. Avoir un métier en main est un moyen de s'assurer contre le sort, car le savoir-faire qu'on possède n'est jamais perdu. Lin Xiangfu se disait qu'il aurait intérêt à se perfectionner dans le métier du

bois, et que pour cela il devait poursuivre son apprentissage auprès d'un maître.

Le printemps succéda à l'hiver. Le grêlon devant la porte commençait enfin à fondre. Les arbres bourgeonnaient, la terre se réveillait, des oiseaux pépiaient maintenant sans arrêt sur le toit de la maison de Lin Xiangfu. Celui-ci, tenant par la bride son âne dont le pompon rouge voltigeait et dont la clochette tinnabulait, s'engagea sur la grande route à la sortie du village.

Il se mit en quête d'un maître. Tous ceux qu'il sollicita excellaient dans leur art. Le premier qu'il alla trouver, Chen l'Armoire, habitait à une dizaine de *li* de chez lui. C'était un menuisier spécialisé dans les armoires et dans les coffres, mais qui pouvait également fabriquer des tables, des chaises et des bancs. Il était le seul menuisier à cent *li* à la ronde à s'être déjà rendu à la capitale, il avait donc roulé sa bosse. À la capitale il avait vu l'empereur sortir de son palais, cela avait été l'expérience la plus inoubliable de sa vie. Les premiers mots qu'il prononça en voyant Lin Xiangfu furent les suivants :

— Avez-vous déjà vu l'empereur sortir de son palais ?

Lorsque Lin Xiangfu était arrivé, il était en train de réparer un vieux coffre en bois, et tout en travaillant et en fumant sa longue pipe, il lui raconta la scène de la sortie de l'empereur avec un luxe de détails : il expliqua que ce n'était pas l'empereur qui sortait en premier, mais son épée, laquelle était portée solennellement par l'officier des adresses. Celui-ci criait bien fort : "Voici l'épée." Et une fois l'épée sortie, l'empereur sortait à son tour.

Chen l'Armoire avait dépassé la cinquantaine et ses cheveux étaient tout gris. Tandis qu'il décrivait à Lin Xiangfu la scène de la sortie de l'empereur, il n'arrêtait pas d'avalier sa salive, comme s'il ne parlait pas de l'empereur quittant son palais, mais de l'empereur en train de festoyer, et comme si l'apparat qui entourait la sortie de l'empereur n'avait été qu'une suite de mets rares et exquis. Tandis qu'il décrivait l'escorte imposante du souverain, on aurait dit qu'il énumérait l'un après l'autre les plats servis lors d'un de ces fabuleux banquets mandchous-han<sup>16</sup>. Et il postillonnait en se laissant transporter par son imagination.

Face au discours intarissable de Chen l'Armoire, Lin Xiangfu resta bouche bée. Il n'avait jamais rien entendu de tel jusqu'ici.

Mais ce qui le sidéra encore plus, ce fut l'habileté de Chen l'Armoire. Tout en parlant, il avait si bien réparé le vieux coffre qu'il paraissait comme neuf. Chen l'Armoire accueillit les éloges de Lin Xiangfu avec un sourire blasé.

— Pour faire ce métier, déclara-t-il, il ne faut pas seulement savoir fabriquer des armoires, des malles et des coffres, des tables, des chaises et des bancs, il faut en plus acquérir un savoir-faire particulier, celui qui permet de restaurer les vieux objets.

Chen l'Armoire expliqua à Lin Xiangfu que lui ne travaillait que les bois tendres, mais que dans la profession les meilleurs étaient ceux qui travaillaient les bois durs. Les menuisiers spécialisés dans les bois durs sachant évidemment travailler les bois tendres. Ces gens-là étaient capables non seulement de remettre à neuf un vieux meuble, mais aussi à l'inverse d'en fabriquer un neuf qui ressemblait à de l'ancien. Pour lui, le degré le plus bas dans la profession était celui des menuisiers qui fabriquaient des meubles à l'occidentale. Depuis que les étrangers étaient là, la capitale était sur le déclin. La mode étant désormais au mobilier occidental, les menuisiers comme lui s'étaient faits rares, et leur situation s'était dégradée au point qu'ils n'avaient plus de clients. À ce point de son discours, Chen l'Armoire eut un sourire amer, et soupirant sur l'inconstance des choses de ce monde il dit :

— On évite les clous autant que faire se peut pour les meubles ordinaires, et même les coins, on en utilise rarement pour les meubles en bois dur ; alors que les meubles occidentaux, eux, ne tiennent qu'avec des clous.

Là-dessus il pointa le doigt vers la porte et ajouta :

— Marchez une vingtaine de *li* en direction de l'ouest et vous arriverez au village des Xu, vous y trouverez un certain Xu le Bois dur. C'est quelqu'un que j'admire. Il fabrique des meubles en bois dur, et en plus de quarante ans, il n'a jamais utilisé un seul coin. Quant aux clous il ne sait même pas ce que c'est.

Xu le Bois dur du village des Xu fut le deuxième artisan que Lin Xiangfu prit pour maître. Contrairement à Chen l'Armoire, ce Xu le Bois dur qui avait déjà dépassé la soixantaine ne considérait pas que c'était déchoir que de fabriquer des meubles à l'occidentale. Il déclara que les parties rembourrées des meubles occidentaux réclamaient un coup de main : par exemple, pour

les fauteuils la pose du capiton en cuir de mouton était extrêmement délicate.

Xu le Bois dur déclara que dans la profession du bois il y avait différents métiers mais qu'il n'y en avait pas un au-dessus des autres.

Prenez les ingénieurs, généralement ils ne savent pas travailler le bois, mais ils sont capables d'évaluer ce qu'il y a à faire et d'estimer les prix en fonction de l'ouvrage à exécuter, ils s'occupent de toute la conception, ils dessinent des esquisses et réalisent des modèles. Prenez les charpentiers, qui sont spécialisés dans la construction : leur domaine de compétence, ce sont les poutres, les piliers, les chevrons, les pannes, les portes, les fenêtres et les claustras. Prenez ceux qui confectionnent des moules : pour faire des moules à gâteaux, non seulement on doit faire en sorte que les motifs soient jolis, mais il faut bien calculer leur profondeur et leur taille car même si les motifs sont différents il faut que les gâteaux qui en sortent soient d'un poids identique. Prenez les chantourneurs : ils sculptent sur les meubles des dentelles que personne d'autre ne serait capable de faire. Prenez ceux qui fabriquent des petits ustensiles : leur spécialité, ce sont les pieds de vase, les porte-réchauds et les porte-bassines, ils font en sorte d'adapter exactement son socle à l'objet, c'est un savoir-faire qui vient de Suzhou et de Hangzhou. Prenez ceux qui travaillent avec un tour à bois : ils sont spécialisés dans les objets en bois de forme cylindrique, dont l'épaisseur et la longueur sont très variables. Prenez ceux qui fabriquent les fauteuils à dossier arrondi : ils utilisent du bois de saule frais et tant qu'il est encore humide ils le tordent pour en faire des sièges de précepteur ; une hache leur suffit, la scie et le ciseau sont accessoires, et non seulement ils n'ont pas besoin de tracer des repères à l'encre, mais ils peuvent même se passer d'une règle. Prenez les tonneliers, qui fabriquent les baquets, les seaux hygiéniques, les cuvettes pour se laver les pieds et les cuvettes pour se laver le visage. Prenez ceux qui fabriquent les cercles à tamis : à part les paniers de cuisson, les boîtes à chapeau et les étuves à étages, ils savent aussi fabriquer les voitures à bascule pour les enfants. Prenez ceux qui fabriquent les semelles pour les chaussures des femmes mandchoues : les femmes des bannières mandchoues

de la capitale portent toutes des chaussures à semelle en bois qui font jusqu'à six ou sept pouces d'épaisseur, et cela aussi, c'est un travail que les menuisiers ordinaires sont incapables de faire. Prenez ceux qui fabriquent les palanches pour les coiffeurs des rues : le coffre qui sert de tabouret et qui est porté à l'arrière peut être fabriqué par n'importe quel menuisier, tandis que le cylindre qui est porté à l'avant relève de la compétence des fabricants de cercles à tamis, mais eux sont capables de faire les deux. Prenez ceux qui fabriquent les palanches pour les rétameurs : en apparence, c'est un travail pour les fabricants de coffres et d'armoires, mais le matériel comporte un compartiment à soufflet, et ce travail-là eux seuls savent le faire. Prenez ceux qui fabriquent les mailloches et les poissons en bois<sup>17</sup> : même ces poissons en bois sur lesquels on frappe tout en récitant des soutras relèvent d'une technique particulière. Prenez ceux qui fabriquent les accessoires de théâtre : la fabrication des armes factices pour les scènes de combats à l'opéra, cela constitue aussi une branche importante de la menuiserie. Prenez les charrons, qui ne fabriquent que des charrettes, et prenez ceux qui fabriquent les voitures à bras : le travail de ces derniers réclame beaucoup plus de minutie que celui des premiers, la difficulté essentielle résidant dans la confection des roues. Prenez les fabricants de brouettes, prenez les fabricants de voitures à cheval, et plus précisément des calèches à l'occidentale, prenez les fabricants de pousse-pousse. Prenez les selliers : leur spécialité, ce sont les selles de cheval, les selles d'attelage, ainsi que les bâts pour les ânes et les mulets. Prenez les fabricants de chaises à porteurs : leur travail n'est pas le même que celui des fabricants de voitures à bras, car les voitures qu'ils fabriquent, qu'elles soient portées par des hommes ou par des animaux, n'ont pas de roues. Prenez ceux qui fabriquent des pièces d'apparat pour les cérémonies : eux seuls sont capables de confectionner étendards, gongs, parasols et éventails. Prenez les fabricants de cercueils, là non plus, ce n'est pas un travail pour le tout-venant : une grosse pièce de bois peut fournir un matériau abondant, tout l'art dans cette branche, c'est de savoir utiliser les chutes de façon à faire de beaux cercueils tout en économisant du bois et de la main-d'œuvre.

Et Xu le Bois dur conclut sur ces mots :

— Même les gens qui ont un travail simple en apparence, comme les scieurs de bois ou les ouvriers qui travaillent dans des entreprises de porteurs de cercueils, possèdent des compétences qui leur sont propres. Les scieurs de bois, par exemple, qui doivent découper des planches avec de grandes scies, les meilleurs d'entre eux ne gâchent pas le bois et leurs traits de coupe sont très fins. Quant aux porteurs de cercueils, la structure qui supporte le catafalque lors des processions funéraires se résume en apparence à quelques bâtons de bois : mais si elle ne sort pas des mains d'un spécialiste les épaules des porteurs risquent d'en souffrir. Dans cette branche-là aussi, il faut de vrais spécialistes.

Lin Xiangfu mit beaucoup de cœur à l'ouvrage. Les villageois le voyaient souvent dès l'aube s'engager sur la grande route la tête ceinte d'un foulard blanc, tenant par la bride son âne dont le pompon rouge voltigeait. Et souvent, c'était à la nuit tombée qu'ils entendaient le son de la clochette au cou de l'âne lorsque Lin Xiangfu rentrait. Les jours se répétaient ainsi sans fin, entre la brise du matin et l'apparition de la lune.